Archives parlementaires

Discours du citoyen Fabre, administrateur du district d'Uzès, prononcé pour la fête en l'honneur de Marat, lors de la séance du 8 ventôse an II (26 février 1794)

Citer ce document / Cite this document :

Discours du citoyen Fabre, administrateur du district d'Uzès, prononcé pour la fête en l'honneur de Marat, lors de la séance du 8 ventôse an II (26 février 1794). In: Tome LXXXV - du 26 pluviôse au 12 ventôse an II (14 février au 2 mars 1794) pp. 487-489;

https://www.persee.fr/doc/arcpa_0000-0000_1964_num_85_1_32605_t1_0487_0000_3

Fichier pdf généré le 15/05/2023

le désespoir qu'entraîne après lui la mauvaise réussite de complots si insensés, il s'imagine d'armer une Mégère d'un poignard pour l'aller enfoncer dans le sein de notre martyr, croyant sans doute, par ce dernier crime, s'ouvrir quelque ressource, afin de parvenir au but auquel il s'étoit proposé d'atteindre.

Il commet, pour exécuter son dernier plan de contre-révolution *imaginaire*, Charlotte Cordet, son infâme prostituée, et cette furie, dans le délire de racheter ses crimes en immolant le plus vertueux des humains, part de Caën, et sous de prétextes odieux, l'assassine dans son bain.

Voilà, Citoyens frères et amis, un léger narré, quoiqu'en style fort long, de la vie et de la glorieuse mort de celui que la République regrette tant, à juste titre, et qu'elle nous présente aujourd'hui pour modèle; tâchons de l'imiter dans ses vertus républicaines; ne nous refroidissons pas, à son exemple, malgré les peines, censures, tourmens, sacrifices, que la patrie exige de nous, ou qu'elle a le droit d'exiger. Rappelons-nous, au contraire, dans ce cas, son dévouement absolu, pour augmenter le nôtre; et montrons à nos ennemis, tant extérieurs qu'intérieurs, qu'ayant fait périr Marat, chacun de nous est devenu son semblable.

[*Discours du c*^{n} *Fabre, administrat. du district*]

Citoyens,

Vous venez d'honorer la mémoire de l'ami du Peuple, de cet illustre Représentant dévoué à la cause que nous défendons et dont le nom précieux aux Républicains portera toujours la terreur et l'effroi dans l'ame des partisans de la tyrannie, victime de son amour pour la Liberté, il sera toujours cher à la France, et vivra éternellement au Panthéon.

Je ne vous tracerai pas la vie politique de Marat; *je ne vous rapellerai pas même tout ce* qu'il a fait pour le Peuple; déjà a retenti dans l'univers l'histoire de ses talens et de ses vertus. Vous connoissez ses travaux; vous savez avec quelle chaleur il servit la cause de la Liberté, avec quelle constance il brava la calomnie, avec quel acharnement il poursuivit les traîtres, avec quelle énergie il les démasqua, avec quelle activité il coupa le fil de leur trame criminelle, et avec quelle fermeté il dénonça au Peuple leurs projets liberticides : invariable dans la carrière *immense et tortueuse de la révolution, Marat fut* le seul homme, peut-être, qui la servit sans intérêt, et sans autre passion que celle qui anime des hommes libres. En vain la calomnie l'attaque de toutes parts, en vain conspire-t-on sa perte, en vain le présente-t-on au Peuple sous la forme la plus monstrueuse, en vain le scélérat *Lafayette* prodigue des trésors pour le charger de chaînes, quand, retranché dans son souterrain, il dévoile ses complots : toujours ferme, toujours énergique, toujours animé des mêmes sentimens, il fut *toujours l'ami du Peuple : il* déconcerta sans cesse ses ennemis, déjoua leurs conspirations toujours renaissantes, et armé de la massue de la Liberté, toujours il terrassa le tyran et dévoila à l'univers la scélératesse de Dumouriez, lors même que les soldats de la République cueilloient malgré lui, les lauriers de Jemappes.

Voilà l'homme qui fut cependant décrété d'accusation le 3 mai 1792, et qu'on accusa le 25 du même mois devant la haute cour nationale, tribunal inique qui protégeoit les scélérats et les conspirateurs; voilà l'homme qui, dans la Convention nationale, eut à combattre cette faction monstrueuse que le Peuple, armé de son tonnerre, a frappé de mort; faction sanguinaire qui, sous un voile patriotique, arma l'Europe contre nous, protégea la Vendée, les rebelles de Lyon, les lâches conspirateurs de Bordeaux et de Marseille; voilà l'homme qui poursuivit tous les traîtres : et quelle fut sa récompense, un coup de poignard !

Marat, tu fus immolé par la tyrannie; qu'elle vienne considérer ton triomphe, la reconnoissance du Peuple françois, son enthousiasme, ses regrets, sa toute-puissance : Marat, diroit-elle, n'est point mort, il vit dans tous les François, il enflamme leur courage; et le coup meurtrier qui, en lui arrachant la vie, devoit étouffer la *liberté, en consolide les fondemens.*

Peuple, considère ton ami : Le voilà ce martyr de la liberté, cet homme vraiment révolutionnaire, à qui une main scélérate enleva l'existence. Peuple, c'est lui qui voulut fonder ta liberté sur des bases républicaines, faire consolider ton bonheur; et qui, pour t'assurer une paix durable, voulut faire tomber, sous la hache nationale, la tête de tous tes ennemis.

Peuple, ton ami n'est plus; je ne viens point exciter tes regrets, ils sont gravés dans ton cœur en caractères ineffaçables; je ne viens point faire couler tes larmes, je connois la sincérité de tes sentimens; je sais que tu verserois ton sang pour rendre à la vie Marat; je viens t'inviter au contraire de ne point te laisser abattre par le poids de la douleur : ton ami n'est plus, eh bien ! ranime ton courage, soutiens ton énergie, enflamme ton patriotisme, redouble de zèle et de surveillance; et pour venger les mânes de Marat, ne crains point d'être trop audacieux.

Et vous, Citoyennes, qui venez d'embellir ce cortège nombreux; vous qui avez entonné des hymnes à la patrie, et à la mémoire de cet homme chéri, au lieu de pleurer sa mort comme les Dames Romaines celle de Brutus, soyez, à notre exemple, embrasés du feu sacré de la patrie, et secondez notre juste vengeance.

Citoyens, vengeons les mânes de ce législateur populaire, vengeons celles de Lepelletier, de Chalier, victimes de la fureur des ennemis de la patrie; vengeons le peuple des maux qu'il a soufferts, *des malheurs qu'il a éprouvés, des souf*frances continuelles dont il a été victime. Exterminons cette race impie qui, pour consolider ses projets affreux, ses trames criminelles; pour relever le trône d'un tyran puni, fit couler un poison dévastateur dans les veines de nos plus chauds patriotes, en immola d'autres par le fer, cimenta des trahisons multipliées, inventa des crimes, versa l'or à pleine main pour acheter nos places fortes, souleva une portion du Peuple contre l'autorité nationale, pour allumer la guerre civile; *discrédita nos assignats, affama le Peuple,* livra aux flammes nos subsistances; et qui, quoiqu'au bord de sa tombe, n'a pas perdu l'espérance de nous asservir et de nous livrer enchaînés à un tyran féroce.

Eh quoi ! les Français chargés de chaînes ! les Français livrés à un tyran ! les Français précipités de nouveau dans leur esclavage antique ! Comme ces cèdres orgueilleux qu'on ne peut

courber sans les rompre, les Français sauront mourir, mais jamais plus sous un joug avilissant. Les Français courber leur tête altière sous le despotisme ! Ah ! Citoyens, que votre indignation redouble : nous reconnoîtrions d'autres maîtres que la Loi ! non, nous avons brisé les fers qui nous enchaînoient aux pieds de la tyrannie; nous avons recouvré les droits que la nature donne à l'homme en naissant; nous l'avons rompu ce sceptre pesant qui faisoit courber nos têtes : plus forts que tous les autres Peuples, aussi grands, mais plus terribles que les Romains, nous n'avons pas chassé de Rome le Tarquin couronné, nous l'avons déchu du trône qu'il avoit usurpé, à la face des phalanges Prussiennes et Autrichiennes; et, devant elles, nous avons jetté les fondemens d'une République puissante. Nous avons plus fait encore, nous l'avons jugé; et entourés de tous les tyrans de l'Europe, armés contre notre indépendance, nous avons fait tomber sa tête coupable sous la hache redoutable de la nation.

Que ne puis-je en ce moment faire entendre ma voix à ces Peuples qui gémissent encore dans un dur esclavage, qui courbent leur tête sous le despotisme affreux ! Je leur dirois : sortez de cette léthargie avilissante, rompez les chaînes, limez les barreaux de fer qui vous emprisonnent; escaladez les Bastilles, renversez les trônes, ensevelissez dans ces tombeaux antiques si souvent inondés de vos larmes, les infâmes rejettons de vos anciens opresseurs; plantez l'arbre de la liberté sur les débris de leurs sceptres, élevez le temple de la Raison et de la Philosophie; et, comme nous, rendez-vous heureux. Mais non, aux Français appartenoit la gloire de vous rendre la liberté, et tous les droits de la nature; c'est sous le fer républicain que tomberont les phalanges tyranniques, et l'instrument national frappera les têtes coupables des scélérats couronnés qui vous oppriment, et qui font de vous l'instrument de leur ambition.

Un monstre non moins farouche, plus malfaisant peut-être, et ligué avec le premier pour asservir l'univers, avoit attiré sur les Peuples tous les maux imaginables. Le fanatisme, qui a trop long-tems dans les siècles d'ignorance couvert la terre de larmes et de sang, qui fit briller à nos regards le poignard sacrilège de la superstition; le fanatisme poursuivi par le génie de la Raison, touche au terme de sa longue et sanglante carrière : en vain ce corps monstrueux, gangrené de corruption et de vice, et qui fatigua le monde par tant de forfaits, a saisi son poignard; en vain des prêtres scélérats qui tyrannisoient les consciences, trompoient les crédules, asservissoient les foibles, révoltés contre l'autorité nationale ont secoué la torche infernale de la superstition, jetté la pomme de discorde, armé le citoyen contre le citoyen pour allumer la guerre civile; envain ont-ils voulu distiller dans nos veines le poison dévastateur qui a tant de fois armé nos pères. Les Français éclairés tout-à-coup par le flambeau de la vérité, et retranchés autour de l'autel de la patrie, ont fait échouer leurs complots affreux, coupé le fil de leurs trames criminelles, déjoué leurs conspirations, et fait évanouir, non pas leurs abominables desseins, mais leurs espérances coupables.

Citoyens, ils ne sont plus ces deux monstres qui, bien loin de ronger nos chaînes pour les alléger, en augmentoient tous les jours la rouille pour les rendre plus lourdes : soyons inexorables contre leurs partisans : pas plus de Prêtres que de Rois : leur tyrannie est la même : s'ils ont eu des discussions pendant le cours de leur règne, c'étoit pour se disputer le prix de vos sueurs et de votre sang, pour s'engraisser de vos fortunes, pour déshonorer vos familles, pour vous faire passer des jours de désespoir, pour vous accabler du poids effrayant de la servitude; enfin, pour vous avilir et vous rendre méprisables; et cela, au nom de l'Etre suprême; l'un se disoit son ministre, l'oracle de ses volontés; l'autre, son oint, celui qu'il avoit choisi pour commander aux hommes; et le bras vengeur du Peuple ne s'est pas armé plutôt contr'eux, et la Providence qu'on dit juste, au lieu de les précipiter dans l'abîme, les laisse exister pour le malheur des humains !

Hommes corrompus, sans mœurs, sans caractère, vous vouliez rétablir votre domination à force de crimes, relever le trône et l'autel sur les ruines de la Liberté naissante; bâtir les fondemens de votre règne pervers sur les cadavres des Français, cimenter votre insolent orgueil du sang pur du patriotisme. Hommes féroces et dénaturés, êtres immondes que la nature en courroux a vomi sur la terre, votre règne est fini, votre dernière heure est sonnée, et le serment des Français rendus à la Liberté, est d'exterminer le scélérat qui sur votre chûte exprimeroit le moindre regret.

Citoyens, nos vœux sont remplis, nous voulions être délivrés de ces vers qui, pendant dix-huit siècles, avoient rongés nos pères, ils ont disparu sans retour; nous voulions une Constitution républicaine, fondée sur les bases de la nature, une Constitution qui consacrât parmi nous l'Egalité sainte, qui nous assurât à jamais la Liberté protectrice, qui fondât la justice éternelle, qui gravât sur le marbre et l'airain nos droits naturels, inaliénables et imprescriptibles, et qui consolidât notre bonheur et celui des races futures. Il nous a été présenté cet acte solemnel, qui, sortant du sommet de la Montagne sacrée, et recevant l'acceptation du Peuple français, sera le rocher redoutable contre lequel viendra se briser, comme les flots écumans de la mer agitée, les efforts impuissans de nos ennemis.

Devant ce monument éternel se briseront les sceptres des rois, crouleront les trônes et seront taillées en pièces les armées de la tyrannie; idole de tous les Peuples rendus à la Liberté, ils viendront former autour de lui le faisceau inexpugnable de l'union universelle, et jetter les fondemens de la République du monde. Envain la ligue infernale dans sa folle ardeur, croit-elle, par ses entraves journalières, par ses trahisons multipliées, par ses forfaits jusqu'à ce jour connus, d'étouffer la Liberté conquise, de rétablir la tyrannie, et de donner à tous les Peuples les chaînes pesantes qu'ils n'ont que trop long-tems portées. La Liberté est impérissable, elle triomphera de la tyrannie, que la prise de la ville infâme a frappé de mort, de l'aristocratie qui va porter sa tête sur l'échafaud; du fédéralisme, de l'égoïsme, qui déjà remplissent nos maisons d'arrêt; du fanatisme qui est au bord de sa tombe, de de la conspiration qui pâlit devant la raison et la philosophie; de l'hypocrisie démasquée par la chûte de toutes les conspirations; enfin elle

triomphera de tous les mauvais citoyens qui ont juré sa perte, assoiera ses fondemens sur des bases de marbre, et sera le phare lumineux qui éclairera les deux hémisphères.

Citoyens, c'est ici un combat à mort; il faut que l'hydre du despotisme terrasse le génie de la Liberté, ou que celui-ci, lui moissonnant ses têtes, lui arrache la vie; il faut que la tyrannie accable du poids de sa verge le monde entier, faisse disparoître jusqu'à la plus petite étincelle de l'indépendance, ou que toutes les chaînes tombent, que les tyrans soient précipités dans l'abyme, et que la Liberté, l'Egalité soient à jamais consolidées; il faut que le fanatisme terrasse la philosophie, ou que le regne de la raison soit établi sur les débris de l'ignorance et de la superstition. Eh bien ! si tous les tyrans de l'Europe conjurés contre nous, ne suffisent pas pour nous donner des fers, si leurs satellites ne peuvent pas résister aux bayonnettes républicaines, qu'ils appellent à leur secours leurs dignes collaborateurs; que tous les despotes de l'univers, voyant leur chûte certaine, s'arment contre les Français, que les Porsenna marchent des quatre parties du globe avec des phalanges innombrables; qu'ils arrivent, les Scœvola sont prêts.

Oui, Citoyens, il est dans la République des Mutius, et ceux qui douteroient de leur existence, ne seroient pas Républicains; d'ailleurs l'homme asservi, l'homme à qui on a ravi les droits de la nature, que l'on a chargé de chaînes, qui se voit précipité dans un esclavage affreux, n'a-t-il pas le droit sacré d'inventer même des trahisons pour recouvrer sa liberté ? La justice naturelle ne reprend-elle pas ses droits partout où la justice inique les lui arrache ?

Que le Peuple français est grand, fier et heureux de la Liberté qu'il a conquise, entouré d'ennemis, par-tout il déploie son énergie, son courage, sa fermeté; par-tout son bras invincible frappe le colosse de l'oppression; par-tout, il cueille la palme de la victoire. Les Autrichiens, ces hommes guerriers dans l'imagination aristocratique; les Prussiens, dont la tactique fameuse ranimoit l'espoir des ennemis de la Liberté, commandés par Brunswick, devoient mettre en fuite les Français armés pour la plus sainte des causes, comme les Gaulois mirent les Romains en déroute sur les bords du Tibre; que dis-je ? ils devoient entrer dans Paris comme les Gaulois dans Rome : le capitole ne devoit pas même leur résister; les législateurs devoient céder la place au tyran de la Prusse, déjà couvert de son appareil pour jouer un grand rôle sur le théâtre français; l'aristocratie intérieure, croyant son triomphe assuré, avoit déjà désigné les victimes qui devoient être immolées à la fureur de la tyrannie et du fanatisme; les fondemens des nouvelles Bastilles étoient tracés, et des bourreaux, achetés à vil prix, tenoient dans leurs mains le couteau parricide qui devoit assassiner les ardens défenseurs de la patrie. Quel contraste étonnant ! les Français, comme les Romains aux Gaulois, n'ont pas cédé le champ de bataille aux satellites du despotisme : ils ne se sont pas retranchés dans le capitole, les revers ne les ont point abattus à la voix de la liberté menacée, guidés par leur courage, ne calculant que l'intérêt national, et brisant pour le moment de crise les liens qui les attachoient à des pères infirmes, à des épouses chéries, à des enfans adorés, semblables à un torrent qui, tombant du haut d'un énorme rocher, entraîne tout ce qu'il rencontre, les Français, du sommet de la Montagne sacrée, se sont précipités aux frontières; et, s'ils eussent été conduits par des Camilius, nouveaux Gaulois, pas un des brigands armés pour nous donner des fers n'eût échappé à la vengeance nationale, pour aller porter chez eux la nouvelle de leur destruction.

Elle connoissoit mal le Peuple français, cette race impie qui vouloit nous charger de chaînes ! Ne voyant que l'étendard de la tyrannie arboré sur le palais des rois, et accablée du poids énorme de la verge de fer, elle ignoroit ce que peut l'homme animé des sentimens de la liberté; elle ne savoit pas que dans la République française le passage des Termopiles est par-tout, et que chaque Républicain est un Spartiate.

Les phalanges de Pitt exterminées et Dunkerque délivrée, la ville infâme, par un coup digne des Français enlevée, ses forts escaladés, ses redoutes emportées, ses canons bravés, et les lâches Anglais cherchant sur l'élément leur salut dans une honteuse fuite; les Prussiens, les Autrichiens mis dans une déroute complette, et poursuivis par le fer républicain; Landau, cette forteresse intéressante, dégagée par des hommes qui ont fait disparoître les assiégeants; la Vendée, cette troupe innombrable de brigands, ce noyau dévastateur, pulvérisé, mis en cendres; Lyon frappé du glaive de la justice, le fédéralisme écrasé; voilà, Citoyens, les lauriers cueillis dans un bien court intervalle par les soldats de la République.

Nos regards se fixent essentiellement aujourd'hui sur l'armée des Pyrénées orientales, dont le courage a été paralysé par des trahisons multipliées, et où l'on voit un inepte ennemi se promener insolemment sur le sol républicain. Le vainqueur de Toulon s'avance : les bataillons victorieux vont joindre leurs frères et frapper ensuite le coup qui doit renverser le trône Espagnol : les patriotes anglais, par une insurrection divine, vont recouvrer leurs droits, et punir le scélérat qui ne sait se battre qu'avec l'or qui cimente les trahisons. La Prusse, l'Autriche, dès ce moment à leurs derniers écus, cherchent vainement les moyens de continuer la guerre. L'univers va consolider son indépendance : le tocsin de la liberté sonne le réveil des nations, le flambeau de la raison dissipe les ténèbres de l'ignorance, la hache républicaine va faire tomber la tête des rois, le bras puissant de l'homme libre va renverser les trônes, le génie de la régénération dresse le contrat social qui doit lier tous les Peuples; et l'arbre de la liberté qui doit recevoir sous son ombre le Sénat universel, voit croître chaque jour ses rameaux bienfaisans qui assureront le bonheur du monde.

[*Vers présentés par le c^n François, de Sanilhac*]

Citoyens, rassemblés par la reconnoissance
Autour d'un magnifique autel,
Pour rendre un hommage immortel
Au fier Républicain que la Patrie encense,
Et qu'un monstre enflammé d'une affreuse vengeance
Plongea dans le tombeau par un coup bien cruel...
Patriotes zélés qui revérez sa cendre,